



Mathieu Muñoz

CAMERATA

MARIA,
LE DESTIN D'UNE MÈRE

Mathieu Muñoz

Camerata

Maria, le destin d'une mère

© Mathieu Muñoz, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5693-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mon père.

Prologue

Je me souviens encore du parfum de la terre, de la poussière qui vole à la brise du matin. Je me souviens de l'odeur des amandiers, du craquement de leurs coques à la chaleur de l'été. Je me souviens aussi des rires de ma mère, des colères douces de mon père, des heures passées à jouer avec mes frères et le bonheur de serrer contre moi le cœur de ma petite sœur.

Nieto mío¹, mon enfant, que l'amour te garde !

J'ai vécu, et j'ai bien vécu. Bien sûr tout n'a pas toujours été comme je l'aurai souhaité. Bien sûr j'ai connu des doutes, des peines et des douleurs qui m'ont coûté cher. Mais j'ai appris, j'ai beaucoup appris. Tu apprendras, comme moi, à tous les âges de la vie.

Les forces me manquent aujourd'hui et je sens bien que je n'ai plus l'ardeur des premiers jours, mais tu es si jeune, si petit, si fragile... La vie n'a pas été tendre avec moi ; je dois avouer que je n'ai pas été tendre avec Elle non plus !

Je me souviens de tout, tellement de détails, des grandes aventures et des petits moments ; aucun n'est insignifiant, tu devras apprendre à profiter de chaque jour.

Si c'était à refaire, je recommencerais ; peut-être que je changerai l'histoire aux entournares, mais, c'est sûr, je recommencerais !

Je vois dans tes yeux, la même flamme, la même ardeur, qu'est-ce que je l'ai aimé ! Elle était belle, ma mère, forte, résistante, rayonnante... Elle a toujours été là pour moi, elle m'a tout donné, tout appris et elle a tant sacrifié pour que ton regard croise le mien, ici et maintenant !

Mon petit, tu ne comprends certainement pas encore ce que je te raconte, peut-être que ta vie sera totalement différente de la mienne, mais c'est mon rôle de te le dire, ta vie ne sera jamais un chemin facile, ce n'est pas fait pour des gens comme nous. Nous, nous sommes issus de la terre, du travail et de la sueur : rien ne se passera comme tu l'aurais imaginé, rien ne se réalisera comme tu l'aurais vraiment souhaité, rien ne sera vraiment semblable à tes

rêves, mais ce qui est sûr, c'est que tu devras apprendre à profiter de chaque instant !

La vie est belle et elle mérite d'être vécue. Profite de ta vie !

De la première fois, à la seconde et jusqu'à la dernière, chaque expérience, belle ou moins belle, a fait de moi celui que je suis devenu.

Je viens d'un pays où tout est différent et pourtant tout est tellement pareil qu'ici...

Tome 1

Maria, le destin d'une mère

1

Midi sonne au clocher de l'église. Le soleil est brûlant. L'air est sec, étouffant, pas un brin d'air. En ce quinzième jour d'août 1897, l'Andalousie est accablée par le soleil, pas un nuage à l'horizon, sauf peut-être quelques minuscules bourgeonnements qui accrochent, au loin, le sommet dégarni de la Maroma.

Au village, les maisons basses à larges fenêtres grillagées, semblent comme écrasées par la chaleur, heureusement les ruelles, tortueuses, offrent çà et là des coins d'ombres éparses offrant des pauses intermittentes où la chaleur est à peine plus supportable. Les murs, couverts de chaux vive, immaculés, renvoient la lumière éclatante du soleil et tranchent avec la terre battue. Toutes les ruelles ne sont pas pavées. C'est ce labyrinthe d'ombre et de lumière que le jeune José-Maria tente de traverser, à pas feutrés.

À cette heure, les familles s'affairent au repas dominical, mieux vaut être discret pour ne pas se faire repérer. Dans cette atmosphère lourde, presque étouffante, le moindre frottement accentue le bruit des sandales sur la chaussée. La sécheresse, les ruelles vides, la pâleur ambiante typique des villages blancs de cette partie de l'Andalousie, le silence assourdissant nimbé de soleil... Le fugueur va devoir jouer d'ingéniosité pour rejoindre Tonio, son meilleur ami, au bord du rio Paomé.

Il y a une heure encore les ruelles grouillaient de monde. Il faut dire que cette année la fête de l'Assomption de la Vierge Marie tombe un dimanche, une occasion inespérée pour les mères de famille d'attirer leurs époux à l'église, d'ordinaire les *días festivos*², sont rares... La messe hebdomadaire est d'autant plus incontournable qu'elle coïncide avec le 15 août ! Une cérémonie plus longue que les autres dimanches, à laquelle il est très difficile de se soustraire, un événement à ne pas manquer pour les sujets de la très catholique Espagne.

Ainsi le jeune Muñoz est obligé d'attendre la fin de la cérémonie. Agité, impatient, il trépigne ostensiblement de pouvoir enfin sortir. Il n'est pas

spécialement passionné par la messe dominicale, ou par les choses en lien avec la religion en général. Certes, il a fait ses communions, il écoute les prêches du *Padre*³, et ça lui suffit bien. En cela il ressemble bien plus à son père, qu'à sa mère très respectueuse des traditions et de l'église.

Il souffle, se gratte les genoux. Maria, sa mère, lui pose affectueusement la main sur l'épaule pour calmer ses ardeurs. Il ne manquerait pour rien au monde son rendez-vous avec Tonio.

Le dimanche après-midi, c'est le meilleur moment de la semaine. Antonio et José-Maria profitent de la torpeur dominicale pour s'évader dans la campagne. En fond de vallée certains ruisseaux ne sont pas encore totalement asséchés. Le rio Paomé est de cela, il abonde encore en eau claire, on peut s'y baigner et se rafraîchir quelques instants.

La semaine dernière, alors qu'ils se promenaient en bord de rivière, nos deux compères avaient été surpris par des cris joyeux s'échappant derrière un rocher. Ils avaient trouvé là un groupe de jeunes filles venues se rafraîchir. Restés à bonne distance, ils avaient pris le temps d'observer paisiblement, ne perdant pas une goutte du spectacle qui s'offrait à eux et n'oubliant pas non plus de remarquer une ou deux perles rares parmi les beautés dénudées.

Si l'occasion se présente à nouveau ce dimanche, José-Maria se jure de vaincre sa timidité naturelle pour aborder, discrètement, la plus jeune d'entre elles...

Pour l'heure, il s'agit de s'échapper de la *Encarnación*⁴, l'église du village, et des obligations du dimanche : dire bonjour à toutes les mères et leurs filles, faire semblant de s'intéresser aux jeux des plus jeunes, écouter palabrer les anciens attablés au bistrot de la place, regarder les jeunes filles déambuler dans leurs plus beaux atours, à part cela, rien de bien passionnant. Ce n'est pas tous les jours qu'il peut s'échapper de la vie de la ferme. Ce dimanche, c'est repos à la finca familiale, une petite ferme héritée de plusieurs générations.

À dix-neuf ans, José-Maria sort timidement de son adolescence. Grand garçon de près d'un mètre quatre-vingt-cinq, fin et musclé, il tient de sa mère un port de tête distingué et de son père une peau pâle qui dénote de ses camarades du même âge, à la peau marquée par le soleil. Blond comme les blés, des yeux bleus perçants qui lui permettent de le distinguer de ses camarades. Il se dégage de ce

grand garçon une impression de froideur, sa timidité est prégnante. Ses yeux métalliques sont teintés d'une profondeur rare, ils lui confèrent une autorité naturelle. Il se dégage de ce jeune homme une curieuse impression de maturité, le tout mêlé d'une pointe de fermeté. Une belle gueule, diront certains ! Plutôt solitaire, Il n'a pas vraiment d'amis, excepté Antonio, que tout le monde appelle Tonio, son frère de cœur, son alter ego. Pour son cercle restreint, il offre un tout autre visage : intrépide, débordant d'énergie et particulièrement dynamique. José-Maria Muñoz n'est clairement pas avare de bonnes blagues et de coups en douce. Sa victime favorite ? La nona Gabriela. Âgée de bientôt quatre-vingts ans, la vieille dame, voisine de ses parents est d'une gentillesse rare... Cela fait bien longtemps qu'elle n'espère plus cueillir de nèfles dans son verger tant son jeune voisin aime les lui chaparder ! Femme seule, veuve depuis bien longtemps, Gabriela n'a jamais eu d'enfant, elle ne vit que pour ses jeunes voisins et sa tendre Maria dont elle fut la nourrice. Gabriela c'est la grand-mère qu'ils n'ont jamais connue.

Aîné d'une fratrie de quatre enfants, José-Maria est un bon garçon. Dévoué à ses parents, il aide son père à la ferme, chaque jour, et se lève dès l'aube pour s'occuper du troupeau de trente chèvres, ensuite il le rejoint au champ pour travailler la vigne et de temps en temps s'occupe de la coupe du bois pour soulager sa mère.

En ce dimanche midi, toutes les familles sont occupées dans les cuisines. La sortie de la messe a été expédiée plus rapidement que d'habitude, même les hommes ne se sont pas attardés chez Frasquito pour boire les traditionnels verres de moscatel ou de carthagène, pour les plus anciens.

Après quelques salutations d'usage, furtivement, le jeune homme esquive la foule, se faufile dans les ruelles en pente, dépasse la fontaine de la mairie, passe la petite place et son bistrot attenant, le monument dédié à la Vierge Marie, plus que quelques mètres et il atteindra le chemin de la Cuesta qui descend en pente raide jusqu'au fond de la vallée et rejoindra ensuite les gorges du Paomé. Petit village accroché à flanc de coteau, Cútar est situé à moins de trois heures de marche de la mer. Si la distance n'est pas importante, l'escarpement continu jusqu'au front de mer ralentit terriblement le parcours et fait de la région une zone particulièrement reculée.

— Surtout ne te dépêche pas Muñoz ! Vingt minutes que je poireaute en plein cagnard ! Debout, un pied contre la bute, le gaillard de taille moyenne